Document generated on 06/02/2025 3:36 p.m.

24 images

# Art vidéo et politique

Marc Mercier

Number 158, September 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67645ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Mercier, M. (2012). Art vidéo et politique. *24 images*, (158), 44–45.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Art vidéo et politique

*par Marc Mercier*

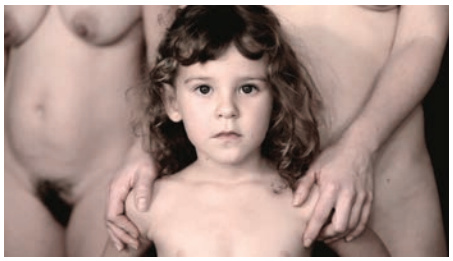
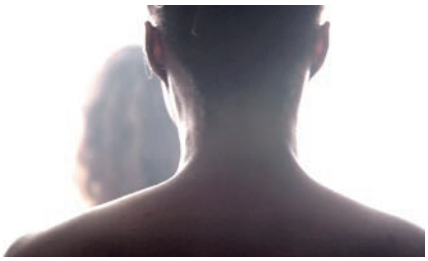
JE PEUX IMAGINER SANS CRAINTE QUE LES LECTEURS DE LA REVUE *24 IMAGES* ONT UNE idée qui fait à peu près l'unanimité de ce que sont le cinéma et la vidéo. Disons qu'il s'agit d'un ensemble de combinaisons plus ou moins infinies de blocs d'espace et de temps à la fois visuels et sonores. Mais quand nous employons le mot « politique », de quoi parlons-nous ? La définition que chacun d'entre nous adoptera n'est-elle pas déjà la marque d'une position politique ? Faire l'économie d'une tentative d'éclaircissement nous ferait inévitablement basculer dans un bain de confusion qui rendrait tout débat impossible.

À l'heure où je rédige les premières lignes de ce texte, se déroule en France une élection présidentielle. Des mois de campagne ont été intensément relayés par les médias afin que les citoyens qui ont le droit de vote puissent choisir celle ou celui qui gérera l'État et ses institutions. Régulièrement sur les ondes, des représentants de partis ont confronté leurs options. Je n'ai jamais entendu un débat sur la question « Doit-on aller voter ? » Cette interrogation semble aussi taboue que de se demander si l'on doit ou non pratiquer l'inceste.

L'un des (très) rares intellectuels à s'exprimer sur la question est le philosophe et écrivain Alain Badiou dans ***Sarkozy : pire que prévu/Les autres : prévoir le pire*** (Éditions Ligne, 2012). Il y démontre que « le vote se présente comme un choix démocratique. Mais la condition de ce choix, le choix premier, le choix du choix, c'est de voter, c'est d'avoir foi dans le vote. Ce choix primordial, tenu en réalité pour une évidence (dont le nom usurpé est « démocratie »), est tout simplement l'acte d'allégeance au système politique existant. Il résume la religion dont nous devons être les fidèles croyants. Cette religion proclame qu'il n'y a rien de mieux à faire en politique que de participer au consensus « démocratique », dont le vote est la cérémonie. Et aussi que « se soustraire à cette convocation par l'État qu'est le vote est une condition subjective de la liberté. La liberté de créer obstinément les lieux nouveaux d'une politique d'émancipation. »

Nous pouvons déduire de ces déclarations que « choisir » le nouveau gestionnaire de l'État n'est pas un acte politique. Il n'y a de politique que « révolutionnaire ». Aussi, que pour produire un acte de pensée il est impératif de se soustraire à toute religion, à tout rapport de croyance en Dieu ou en l'État. Donc, penser revient à tenir à distance l'État et tous ceux qui occupent une fonction qui nous laisse supposer qu'ils en savent plus que nous sur le monde et sur nous-mêmes. Le philosophe Alain Badiou y compris ! De ce fait, je trouve bienvenue la dernière vidéo réalisée par Pascal Lièvre, ***L'éternel retour*** (2012, 3 min 27 s). Fidèle à son habitude, il se saisit d'un texte « savant » qu'il chante sur l'air d'une chanson populaire. Ici, un court extrait où Badiou analyse la relation énigmatique entre philosophie et politique, chanté sur *The Cold Song* de Henry Purcell, version Klaus Nomi, arrangée par Florent Matéo. Et voici qu'une citation qui peut paraître absconse au premier abord se métamorphose en partition poétique : « Quand un philosophe propose une nouvelle division et une nouvelle hiérarchie pour les expériences de son temps c'est parce qu'une nouvelle création intellectuelle, une nouvelle vérité vient de faire son apparition. C'est pourquoi nous pouvons finalement parler de répétition créatrice. Il y a quelque chose d'invariant dans la forme d'un geste,

***L'éternel retour*** **de Pascal Lièvre**

Coll. Vidéographe)

***Ces femmes qui marchent*** **de Yoakim Bélanger**

d'un geste de division. Et il y a, sous la pression de certains événements et de leurs conséquences, la nécessité de transformer certains aspects du geste philosophique. Nous avons donc une forme, et nous avons la forme variable de la forme unique. »

Cette *forme unique* qui se répète tout en variant est signifiée en arrière-fond (derrière l'actant qui chante) par un extrait d'***Anemic cinéma*** (1926) réalisé par Marcel Duchamp avec la collaboration de Man Ray : mise en mouvement d'une spirale. Effectivement, contrairement au cercle, la spirale confirme l'*éternel retour*, mais ce n'est pas le retour du même. C'est ainsi que l'on peut entendre le mot « révolution », un retour qui fait rupture.

Il convient donc de *tenir l'État à distance* pour garder sa liberté de penser et ne pas se laisser dicter ce que nous avons à faire. Voilà déjà de quoi repousser pas mal de films *militants* qui n'existent qu'en se positionnant contre un pouvoir qu'ils dénoncent et, de ce fait, malgré les apparences, perdent leur caractère *politique*. Ils participent d'un *contre-pouvoir* tout comme le côté pile s'oppose au côté face d'une même pièce de monnaie. C'est ce qui explique pourquoi ce genre de films utilise la plupart du temps les mêmes codes que le cinéma dominant. Ces films ne proposent pas la *forme variable d'une forme unique*, dirait Badiou. Ils sont l'alternance de *gauche* d'une situation qui ne change pas fondamentalement.

L'autre versant plus radical est le film qui ne s'attaque qu'à la forme, balayant d'un revers de caméra et de table de montage tous les codes établis, s'engouffrant dans un obscurantisme total. Il se marginalise du système, mais avec *une marge qui ne tient pas la page* (dirait notre Jean-Luc Godard).

Il ne nous reste plus qu'à admettre qu'un film politique est simultanément *in* et *out*, négatif et positif, destructeur et constructeur, politique et poétique. Il est l'*aigle* qui dévore le foie de Prométhée (le cinéma) qui se régénère sans cesse et (bonheur des anagrammes, l'*aigle* se métamorphosant en *agile*), il vole au-dessus des nids de coucous (les normes du marché), esquive les sujets d'actualité à la mode, fait battre de l'aile à l'idée même que nous nous faisons d'un film. Bref, il est *Albert Einstein* (encore une anagramme délicieuse) : *rien n'est établi*.

Nous voici donc sur un terrain où le politique ne se donne pas comme une évidence. Il nécessite un travail, un temps différé, des détours improbables, un maximum d'énergie pour peut-être un minimum de résultat. Un peu plus compliqué que de croire qu'un bulletin de vote va tout changer. Je pourrais citer de nombreux exemples, mais je n'en mentionnerai qu'un, que je viens de découvrir : ***Ces femmes qui marchent*** (2012, 7 min 38 s) du Québécois Yoakim Bélanger. Des femmes de tous âges (nues) émergent de l'ombre et marchent ensemble vers une source lumineuse. Elles avancent, se figent, ouvrent la bouche pour pousser un cri qu'on n'entendra pas. Les traits de leur visage s'apaisent. Une sérénité qui contient toute leur puissance. Une puissance qui est bien plus que la force. La puissance d'un être souverain qui se pose dans l'instant, dans un présent qui n'espère rien en retour. Une puissance qui donne un sens inouï à la beauté. À la fin de la vidéo, nous les voyons de dos avançant vers la lumière, une blancheur qui va les absorber dans une éternité, peut-être.

Quand nous lisons le synopsis de cette vidéo, il est question d'un hommage au « mouvement féministe, à cette marche entamée depuis maintes générations, qui, de femme en femme, change le monde et modifie notre société. » Mais ce pourrait être aussi un hommage rendu aux fleurs. Ces femmes ne sont pas prises en otage d'un propos, d'un message, d'une injonction. Cette vidéo n'est pas seulement une réponse aux violences (pourtant bien réelles) faites aux femmes. Elle ne dit pas seulement « non » (ce qui ferait d'elle une vidéo militante), elle dit aussi « oui », oui à la vie, oui à la beauté, oui à la puissance d'émancipation contenue dans chaque être humain. Elle ne se soumet pas au suffrage universel qui n'est souvent qu'un sondage d'opinion pour déterminer la forme qu'elle va prendre. Alain Badiou nous rappelle à ce propos que lorsqu'un pouvoir se sent menacé par la rue, soit il la réprime comme en Syrie, soit il convoque des élections pour faire entendre la majorité silencieuse très souvent conservatrice. Les Tunisiens et les Égyptiens en savent quelque chose. Les contestataires de Mai 68 en France l'ont compris quand, en juin (que l'hiver fut précoce !), le général de Gaulle obtint la majorité absolue à l'Assemblée nationale.

Je pense que ce que je viens de présenter ne s'éloigne pas trop de ce que Godard entend quand il dit ne pas faire de films *politiques*, mais *politiquement* des films. La nuance est de taille. Elle est aussi valable pour la poésie. Faire *poétiquement* des films n'a aucune commune mesure avec *faire* des films poétiques. L'engagement n'est pas le même. Il procède d'un désengagement de ce qui est établi, de la culture. Il procède d'une visée *po-éthique*.

Un film d'amour sera toujours plus ennuyeux qu'un film fait *amoureusement*, condition *sine qua non* pour métamorphoser un *débat* sur l'amour en *ébats* amoureux.

Voilà de quoi nous avons besoin : de films qui incitent aux ébats politiques ! Aux ébats révolutionnaires ! Aux ébats poétiques ! Des films qui n'ont que faire des suffrages d'opinions. Ils posent des actes.